

Entrevue avec Georges Ifrah

Marc Vaillancourt

Number 64, Summer 1995

L'imaginaire de la science

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vaillancourt, M. (1995). Entrevue avec Georges Ifrah. *Moebius*, (64), 9–20.

Entrevue avec Georges Ifrah

Marc Vaillancourt

MÆBIUS: Georges Ifrah, vous nous donnez avec votre Histoire universelle des chiffres un livre remarquable. Il y a beaucoup d'histoires des mathématiques, des histoires anecdotiques, des histoires plus fouillées, plus épistémologiques...

Georges Ifrah: Pas de gros mots, je vous prie !...

M. : Oh ! Pardon. Enfin, des histoires savantes. Mais des histoires des chiffres, cela est rare, et presque unique. Vous êtes mathématicien de formation. Vous êtes venu tôt aux mathématiques ?

G.I. : Pas du tout ! J'y suis arrivé sur le tard, au contraire...

M. : Ainsi vous n'aviez pas, comme on dit, la « bosse des maths ».

G.I. : La bosse des mathématiques n'existe pas. On ne naît pas mathématicien ! On naît dans un milieu donné, avec des dispositions telles ou telles : l'intelligence sert à tout, ou bien elle n'est pas l'intelligence !

M. : L'intelligence est un outil universel, qui s'emmanche à tous les bois...

G.I. : Très bien dit !

M. : Ce n'est pas de moi, c'est de Bossuet !

G.I. : Ah bon... eh bien, c'est égal : c'est bien tourné quand même !... Vous savez, Hugo, Stendhal étaient des têtes à « X ». Et combien d'autres.

M. : Le grand Ampère écrivit des vers délicieux... Mais revenons à vous. Votre enfance ?

G.I. : J'ai eu le grand privilège de vivre dans un pays comme le Maroc qui constitue depuis longtemps un creuset, qui a réalisé une sorte de symbiose entre trois grandes cultures dont je me sens héritier. La culture juive, avec son universalisme et sa tolérance pétrie d'humanité, la civilisation arabo-islamique, avec les immenses penseurs du siècle d'or – Maimonide, un juif qui parlait arabe, Avicenne, Averroès... et bien d'autres –, penseurs qui manifestaient, eux aussi, un véritable universalisme, qui étaient les dépositaires de la pensée grecque, de la pensée indienne, de la pensée babylonienne, syriaque, juive... civilisation qui fut un relais et un pensoir, et bien sûr, la civilisation occidentale, celle de l'empirisme critique, celle qui nous donne barre sur le monde, la civilisation qui a développé la science désintéressée et la technique, les mathématiques, la physique... en même temps, chez les Français – pays de la claire raison – le rationalisme et le cartésianisme, les encyclopédistes du XVIII^e siècle... et je n'oublie pas Montaigne, auteur qui m'est cher.

M. : Le scepticisme n'est-il pas, en science, la condition du progrès ? Mais à condition de sortir de la stupeur pyrrhonienne...

G.I. : En effet. Mais je parle de Montaigne comme ayant chassé les derniers brouillards du Moyen Âge... et quel écrivain ! En fait, je me suis avisé assez tôt qu'il fallait fondre dans le moule du cartésianisme et de la pensée rationnelle le génie bouillonnant, mais ô combien désordonné, de la pensée sémitique...

M. : Vous vouliez en esprit réaliser une sorte de synthèse ?

G.I. : J'ai tenté d'allier la pensée orientale et la pensée occidentale. Pour moi, ç'a été très bénéfique.

M. : Et les mathématiques dans tout ça ?

G.I. : Les mathématiques m'ont permis de développer une pensée symbolique très abstraite, avec la logique mathématique et philosophique : autant d'atouts pour entreprendre une histoire aussi universelle que celle-là.

M. : Vous nous avez dit, et j'y reviens, que vous êtes venu sur le tard aux mathématiques...

G.I. : Au départ, j'étais nul en math ! J'ai redoublé la 5^e et la 6^e... J'avais zéro, zéro pointé.

M. : Vous ne vous vantez pas un peu... à rebours, si je puis dire !?

G.I. : Absolument pas ! Croix de bois, croix de fer !... J'étais 34^e, ex-æquo sur 35 : je le répète, il n'y a pas de « bosse des maths ». Il y a, je ne sais quoi... un déclic, des circonstances favorables... et du travail. Tenez : le succès considérable de ce livre – plus de 148 000 exemplaires en six mois ! – a surpris tout le monde, à commencer par son auteur. À vrai dire, je m'attendais à 30 000 exemplaires... en deux ans !

M. : Je crois que ce n'est pas votre premier livre sur le sujet ?

G.I. : Non, c'est le second. Le premier était plus technique.

M. : Vous avez parlé d'un déclic. Pour vous, le déblocage s'est effectué comment ?

G.I. : Peu à peu j'ai découvert les mathématiques grâce à un ami qui m'avait initié au caractère ludique, aux jeux qu'on pouvait faire avec les chiffres... devinettes, raisonnements... J'avais treize ans. J'avais trouvé là un moyen favorable de séduire mes copines.

M. : Heureux pays, où les jeunes filles soupirent pour les matheux ! J'en connais, des pays, où elles n'en ont que pour les fagoteurs de romans à la mode ! Les bellâtres de la chansonnette...

G.I. : En fait, c'est moi qui fus pris au jeu. À partir de ce moment, j'ai aimé les mathématiques. Mon copain m'a dit : « Il faut refaire ton apprentissage. » Il y a d'abord la séduction, puis la motivation. Le miracle du travail.

M. : Miracle de Mahomet, comme tous les miracles : Il faut aller à la montagne !

G.I. : Le vrai miracle, c'est qu'il n'y a pas de miracles... J'ai poussé la passion jusqu'à devenir prof...

M. : C'était là tomber dans la perversion !?... Non ?

G.I. : En tant que prof de math, j'ai commis des livres de prof de math pour lesquels je demande pardon à cette génération de sacrifiés que j'ai dû faire parce que, mes livres, c'était désincarné : je définissais par exemple la

droite comme un espace affine de dimension un... Tout cela est d'une technicité tellement sèche !

M. : Les livres de poésie des profs se logent à la même enseigne. Vous avez l'excuse que vos bouquins, quand même, voulaient dire quelque chose, au lieu que les livres de poésie des profs de poésie... doux Jésus !...

G.I. : Un jour des élèves m'ont posé des questions naïves et j'ai abandonné l'enseignement, mais pas tout de suite – à la fin de l'année.

M. : Cette expérience de l'enseignement vous aura servi.

G.I. : À l'instar du journalisme, l'enseignement mène à tout, à condition d'en sortir. Mon livre pose toute une foule de questions qu'on ne se pose jamais, parce qu'on est mécanisé dans la routine, dans l'automatisme de l'utilisation des chiffres, de la numération et du calcul. Les gens ne se posent plus jamais la question de savoir en quoi consiste la numération de position – d'origine indienne – et en quoi consiste le zéro. Zéro ! C'est nul, le zéro, c'est rien. Les gens s'arrêtent à l'apparence, alors que le zéro ! Le zéro, c'est le chef-d'œuvre de l'intelligence humaine, sa plus belle conquête : sans doute le plus grand chef-d'œuvre de l'humanité, sans lequel on n'aurait jamais pu envisager de mathématiques, de sciences, de techniques telles que nous les concevons aujourd'hui... Il y a eu des prémices dans l'Antiquité chez les Grecs, chez les Indiens, chez les Chinois... mais sans le zéro on ne serait jamais arrivé aux développements d'aujourd'hui, ni à l'algèbre, ni au calcul infinitésimal, etc.

M. : Le zéro est à la pensée abstraite ce que le feu a été à la technique : un coup d'envoi formidable. Vous diriez cela ?

G.I. : Oui, en gros. Prenez la notion d'infini, qui soulève tant de problèmes. Comment voulez-vous définir l'infini actuel comme le nombre impossible à atteindre ! ? Il y a de quoi devenir maboul... Si vous le définissez par cette propriété fondamentale : l'infini est l'inverse du zéro, tout s'éclaire... C'est le Big Bang de la pensée, le déblocage, comme le feu l'a été également : l'embrasement initial, la lumière ! Alors, devant toutes les questions de mes élèves qui m'en voulaient de ne rien savoir et de ne pas pouvoir répondre autre chose que : « Les chiffres viennent de la nuit

des temps », j'étais désarçonné, au point que j'ai voulu en savoir plus, car je suis très curieux.

M. : D'ailleurs, votre curiosité ne se limite pas aux seules mathématiques. Cela est patent, à lire votre livre.

G.I. : J'avais envie de savoir ce qui se fait ailleurs. Je suis allé voir le C.N.R.S. qui m'a refusé toute subvention – par manque de crédibilité, et puis, il y a tant de farfelus qui quémangent ! Par ténacité, par courage, par passion, j'ai décidé de tout abandonner pour faire des petits boulots – il fallait payer ce tour du monde que je voulais faire. Je me suis fait chauffeur de taxi, garçon de café, veilleur de nuit, coursier ; je savais qu'il n'y a pas de sot métier.

M. : Il y a prof !

G.I. : Il n'y a pas de sot métier ! Un jour, j'ai la chance de rencontrer quelqu'un qui m'entraîne avec lui vers Las Vegas où je trouve du boulot dans un grand hôtel ; un jour – je ne sais pas ce qui m'a pris – j'ai joué à une machine à sous...

M. : Vous aviez une martingale ? Il y a des escrocs qui profitent de la crédulité des gens et qui vendent des martingales. Des martingales établies sur ordinateur, pensez donc : c'est scientifique, ça sort sur imprimante !

G.I. : Les horoscopes aussi sortent sur listing informatique ! Vous voulez me faire parler... Vous savez parfaitement qu'il n'y a pas de martingales. Donc j'ai joué, comme ça, sans penser triompher du hasard, sans posséder de martingale... J'ai joué pendant 20 minutes – 20 minutes marquantes de mon histoire – et j'ai gagné près de 10 000 \$. Début 1975 : une jolie somme, il y a vingt ans. Cela m'a permis de le faire, mon tour du monde, en commençant par le Mexique, puis le Guatemala, la Bolivie... Je suis retourné à Las Vegas pour gagner un peu d'argent. Je suis revenu à Paris. Je me suis rendu en Égypte, puis en Inde, au Pakistan... en Chine, en Irak, pour retrouver les grandes civilisations du passé : c'était des expéditions numéro-archéologiques. Je me suis fait, par la force des choses, archéologue et ethnologue. Enfin, je suis revenu à Paris visiter les grands spécialistes, afin qu'ils me fassent part des dernières découvertes, qu'ils m'aident à m'introduire dans les grands centres : Collège de France, Cabinet d'égyptologie, d'assyriologie, Cabinet d'études islamiques, d'études sémitiques... voire la Sorbonne, l'École normale sup, la Bibliothèque nationale.

M. : Et ces grands pontes, ces grands pontifes vous ont fait bon visage ?

G.I. : L'immense majorité, oui, très bon accueil. Vous savez, ce qui est formidable à Paris, c'est que vous avez dans un très petit périmètre des spécialistes éminents dans toutes les disciplines... Je leur ai montré que je n'étais pas un illuminé...

M. : Revenons à l'histoire des chiffres, si vous le voulez bien.

G.I. : Mais, volontiers. Je dirai tout de suite que les chiffres n'ont rencontré les mathématiques qu'à leur stade ultime, quand ils sont devenus hyper-abstraites mais, auparavant, les chiffres touchaient tous les domaines de l'activité humaine : magie, mystique, divination, littérature, poésie, mythologie... C'est ça qui m'intéresse ; peu à peu je me suis forgé une méthode qui m'a permis de naviguer partout et facilement. On m'aidait à traduire des textes anciens. J'ai construit un capital de crédibilité extraordinaire à leurs yeux. Il ne s'agissait pas de faire simplement une compilation, de juxtaposer tous les résultats : il fallait les coordonner. C'est là que la synthèse a commencé, que mon acquis a joué pour constituer une histoire cohérente, organisée, dynamisée. Au début, je travaillais à la main ; j'ai présenté un véritable manuscrit pour mon premier livre : le manuscrit de Zola ! Ensuite, j'ai acheté une petite machine à écrire. J'ai découvert l'ordinateur vers 1984 ; mais, peu à peu, cet ordinateur a attrapé la maladie d'Alzheimer : il oubliait mes informations... mes programmes ! L'ordinateur ne me servait que comme machine de traitement de texte : machine à écrire évoluée – je n'avais pas d'argent pour me payer un vrai ordinateur. J'engrangeais de plus en plus d'informations et j'ai compris qu'il fallait raconter non seulement l'histoire du zéro, mais l'histoire de l'humanité.

M. : Ça ne vous a pas effrayé !

G.I. : Oui et non. J'allais de l'avant, dans le feu de l'action. Et puis, l'histoire de l'humanité éclairée par l'histoire du calcul, je précise. Finalement je suis arrivé à un ouvrage qui m'a permis de répondre non seulement aux questions de mes élèves mais aux questions que tout le monde se pose maintenant à propos du calcul sous toutes ses formes, et, en même temps, d'ouvrir des fenêtres sur l'avenir...

M. : Une histoire, pour ainsi dire organique et relative, et aussi prospective ?

G.I. : Oui. Perspective et prospective.

M. : Les deux visages du vieux Janus !

G.I. : Une synthèse, oui. Histoire de la science fondamentale, plus histoire des techniques, plus histoire de la symbolisation logique, plus histoire du calcul symbolique... Donc, peu à peu, comme les mathématiques se sont détachées de toute contingence mythologique, mystique, religieuse, pour ne faire qu'une manipulation de symboles abstraits et généraux. En même temps j'ai fait une histoire de l'intelligence, depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Recherche qui est, au fond, un humanisme véritable, et qui m'a permis de rejoindre mes racines, et les racines des autres peuples.

M. : Les humanités réconcilient avec l'homme, en purgeant le trop humain...

G.I. : C'est ça. Et c'est bien dit. C'est de Bossuet, encore ?

M. : Non. C'est de moi.

G.I. : Ça ne fait rien : c'est bien dit quand même !... Vous voyez, c'est comme ça, peu à peu, que mon livre s'est fait. Et qu'il est devenu, avec beaucoup de travail, un outil très pratique et facile à consulter ; on peut zapper, grappiller, picorer à son aise... Je me suis fait illustrateur, car il fallait éviter les droits de reproduction – évidemment, tout a été fait avec des autorisations, mais comme il s'agissait de dessins, les législations internationales n'obligeaient pas à payer des droits pour ce qu'on appelle des autographes, c'est-à-dire des dessins reproduits par l'auteur.

M. : Et lorsque vous faites retour, que vous considérez votre livre, avec quels sentiments le faites-vous ?

G.I. : Mon travail et ma réflexion m'ont persuadé que les cultures ont apporté chacune sa pierre pour la construction de l'édifice et, finalement, que la Civilisation est l'œuvre de l'humanité entière, et non d'un seul peuple... L'homme est partout un être intelligent et social ; ce qui le distingue des animaux supérieurs, c'est la prépondérance de l'acquis sur l'inné, c'est ce qui vient s'ajouter à la nature, ce qui a besoin d'être appris : la culture. Je me suis rendu compte que cette histoire était susceptible de réconcilier les cultures. Il y a une véritable universalité de l'intelligence.

M. : J'ai même rencontré des professeurs intelligents !

G.I. : ... il est temps de sortir aujourd'hui, à l'époque de la mondialisation, de sortir de la philosophie étroite de la contradiction et de l'opposition : l'homme contre la femme, le Blanc contre le Noir... Les Arabes et les Juifs... Il faut entrer d'urgence dans la philosophie de la complémentarité.

M. : Sans nier les différences.

G.I. : Au contraire, en affirmant, en exaltant les différences ! La complémentarité s'oppose au totalitarisme, point pour point. L'humanité compose une toile pointilliste, où chaque être apporte sa couleur, sa nuance, sa teinte propre, personnelle et indispensable. Tout cela doit vibrer ensemble.

M. : La composition des contraires, chère aux grands scolastiques.

G.I. : Oui, la dialectique. La réalité est dialectique, elle est la thèse à la fois et son contraire, dans un devenir synthétique. Dépassement sans cesse provisoire, dépassement qui est lui-même une nouvelle thèse à contredire et à dépasser ! Voilà... même la physique théorique vit sur ces idées-là... La physique corpusculaire était considérée jadis comme incompatible avec la physique ondulatoire. Louis de Broglie est sorti de cette philosophie de la contradiction en disant : un phénomène. Un ! C'est en sortant du tiers exclu qu'il a réalisé la synthèse.

M. : C'est le moment initial, héroïque de la pensée : L'impensable qui s'exprime...

G.I. : Le trait de génie ! Oui. On a pu, vous le savez, développer des logiques plurivalentes, briser les chaînes de la raison. Ces chaînes sont l'habitude, la routine, la paresse...

M. : Le ronron professoral...

G.I. : Le ronron dogmatique, oui. Vous avez une dent, décidément, contre les professeurs... Enfin, ce que je veux dire, c'est que cet effort de conciliation des différences est un facteur de paix et de concorde. C'est en allant vers autrui que l'on finit par imposer une conduite à sa propre vie.

M. : La morale, l'éthique des professeurs, est-elle aussi une synthèse des aspirations ?

G.I. : C'est l'intrusion du social, du collectif, du trans-subjectif dans le sujet individuel : une logique des mœurs. Logique là encore plurivalente, dé-mécanisée...

M. : Et sans tiers(-monde) exclu. Excusez le jeu de mots...

G.I. : Je l'excuse très volontiers. Il n'y a pas de races supérieures, il n'y a pas de races inférieures : il y a des cultures de types différents. Ce n'est pas à la morphologie qu'on peut mesurer l'intelligence, ni à la couleur de la peau, ni même au Q.I., notion relative et discutable... Je crois que l'être humain possède, partout dans le monde, les mêmes potentiels intellectuels. Les stupidités racistes ont engendré de très grandes tragédies dans notre siècle... Il y a certes des gens moins intelligents que d'autres, mais les différences entre les individus ne sont pas imputables aux caractéristiques des peuples.

M. : Si l'on possède des échantillons suffisamment grands, et non biaisés, les courbes de Gauss-Laplace de l'intelligence des peuples se superposeraient ?!

G.I. : C'est une façon de dire les choses. La difficulté est celle-ci : Que faut-il entendre, exactement, quand on parle d'intelligence ? Le fait certain, c'est que les différences entre les humains sont strictement individuelles. En fait, l'égalité est plus que statistique, elle est génétique. Génétiquement, nous sommes tous identiques – mais nous sommes tous différents, à cause des zones de variabilité...

M. : Des fluctuations statistiques du génome humain. Autre grande loi de la nature, puisque le principe d'incertitude lui-même nous enseigne une sorte d'obscurité essentielle...

G.I. : Voilà. Des fluctuations d'un modèle stochastique. Différences donc, je le répète, strictement individuelles ; disons que certains terrains sont plus fertiles que d'autres. Mais, aussi, il y a la famille, le milieu peu à peu élargi, le politique : le fait social au sens le plus large. L'éducation ; sans l'éducation, vous ignorez les règles du jeu social, dont les principales pour la conduite de la vie et la réalisation de soi sont implicites, surcodées ; eh bien, ces règles du jeu, si vous les ignorez, vous resterez un inadapté. Hasard de la naissance, donc. Hasard des rencontres... Vous pouvez rencontrer un être extraordinaire, ou un monstre. C'est cette identité basale sous la différence formelle qui fait la richesse de l'humanité, de son patrimoine incompa-

nable. Pour des raisons politiques, souvent criminelles, on occulte ce genre de vérité importante et c'est ce qui a engendré les philosophies racistes et ségrégationnistes qui postulent une hiérarchie entre les races, qui veulent faire croire qu'il y a des races supérieures, que ces soi-disant races supérieures ont le droit – que dis-je, le droit, la responsabilité morale – de diriger (comprenez d'exploiter) les races désignées comme inférieures.

M. : Alors qu'un livre comme le vôtre montre clairement que l'intelligence n'est pas l'apanage d'un peuple, d'une nation.

G.I. : Tout à fait... En passant, comme vous le savez, la notion de race n'est pas une notion scientifique très sûre, taxinomiquement... Je vais vous donner un exemple très flagrant de l'universalité de l'intelligence. Vous savez, dans ce livre, on voit qu'il y a des peuples qui n'avaient absolument aucune chance de se rencontrer, ni dans le temps ni dans l'espace – comme, par exemple, les Mayas et les Polynésiens –, qui ont connu des conditions initiales très comparables et qui ont emprunté les mêmes cheminements pour arriver à des solutions semblables – c'est extraordinaire, quand même ! Voilà la preuve de l'universalisme de l'intelligence ! Alors, de grâce, qu'on arrête de nous parler du Q.I. en nous disant qu'il est héréditaire. Cela n'est pas héréditaire, pas plus qu'un mal de gorge ou un mal de tête...

M. : Mais ces idées d'infériorité des races, ne sont-elles pas un peu des veilles lunes ? Ces idées à la Gobineau, à la H.S. Chamberlain, il y a encore des gens qui y adhèrent ? ! Des gens importants, je veux dire, enfin qui ont quelque influence ?

G.I. : Mais ces idées sont tout à fait d'actualité, au contraire. La question de l'infériorité du Q.I. noir est débattue aux États-Unis par des gens très « sérieux »... je vais vous faire plaisir : par des professeurs dans de grandes universités !

M. : À propos toujours de cet irritant Q.I. ; que mesure-t-on au juste : les aptitudes du sujet, ou les préjugés de l'exterminateur ? Je crois que le jeune Einstein passait pour demeuré, autour de sa douzième année, non ? Il y a au Q.I. un aspect culturel très net et pervers... Questionnons les questionnaires...

G.I. : Tout à fait. Il y a, au fond, un aspect « mesure du conformisme » dans le Q.I. Albert Einstein était un original irréductible. Ce qui sort des normes est classé inapte.

M. : C'est comme la critique littéraire, tiens ! Classé inapte, ou inepte !

G.I. : C'est cette manie de la boîte à fiches ! Partout, cette haine de la différence ! Cette peur, je crois, au fond. Et puis, il faut voir les ficelles, les subtils truquages. Tenez, le livre qui est sorti – je ne le cite pas, je ne veux pas lui faire de la réclame – le livre dont l'un des auteurs était professeur, pro-fes-seur oui, de psychométrie dans une grande université américaine, et l'autre, un conseiller du président Reagan quand il était à la Maison-Blanche. Ces gens-là ont fait un livre dans lequel ils racontent que, si vous êtes pauvre, c'est parce que c'est inscrit dans vos gènes ; c'est une vaste supercherie, une vaste manipulation, une manifestation d'ignorance de la biologie, et le témoignage d'un vaste mépris pour les humains ; ce n'est que trop clair... et ça nous rappelle de très mauvais souvenirs. Tout cela repose sur rien, sur rien du tout. Et, en même temps, c'est le retour, le grand retour à la tradition raciste du siècle dernier, honte de l'Amérique, soi-disant terre des libertés, tradition qu'il faut abolir à jamais.

M. : Tout cela couvert par un jargon scientifique, évidemment. Il n'y a pas si longtemps, les Canadiens français étaient réputés génétiquement inaptes à la finance... je vous le dis en passant ! Il y a un siècle, on prenait le cubage de la boîte crânienne comme mesure de l'intelligence ; de nos jours, on s'est replié sur les gènes...

G.I. : Avec des vérités pseudo-scientifiques sous un jargon d'allure scientifique. Il faut faire très attention à ça, parce que c'est très pernicieux. Ça peut permettre le grand retour, le retour par la grande porte, du racisme, du ségrégationnisme. Et, en même temps, vous savez quel est le fond de la pensée des auteurs, leur pensée de derrière la tête ? C'est de dire aux gouvernements : Vous savez, on regrette, mais on n'y peut rien, c'est une loi de la nature, croyez bien que l'on compatit avec ces malheureux... mais... Ils versent des larmes de crocodile en disant : Ce monsieur, bon, c'est un brave homme, mais il est noir... alors et, savez-vous ? ! Vous êtes bien assis : Ils mesurent, ils donnent en équivalent-dollar le Q.I. !

M. : Eh bien ! Notez, il y a une charmante expression dont les jeunes Américains usent pour déclarer leur flamme à leur dulcinée : You got million dollars eyes !...

G.I. : Les pauvres, qui sont pauvres donc par la fatalité biologique, transmettent des gènes de pauvres... Le raisonnement est le suivant : Il ne faut pas donner de l'argent aux défavorisés, pas leur construire des écoles, etc., car ça sert à rien, c'est du gaspillage, ce serait investi en pure perte ! Au mieux, si vous les aidez, vous allez faire se multiplier les inintelligents, qui sont la honte, le fardeau et la plaie de la nation. Des gens de Q.I. très faible, qui vont proliférer. Et comme l'industrie, grâce à l'automatisation, n'a plus besoin d'un sous-prolétariat miséreux... Voilà, c'est comme ça qu'ils raisonnent !

M. : Des gens qui vivent aux crochets de l'État, des gens qui ne sont pas rentables ?

G.I. : Oui. Conclusion du syllogisme : Laissons-les crever !

M. : Ils défendent, ces « penseurs », une forme d'eugénisme, ou un génocide ?

G.I. : La suppression d'une classe, oui. Je le répète : cette idéologie est le fait d'une élite instruite et cultivée, qui entend, par tous les moyens, conserver ses privilèges...

M. : La lutte des classes, sous un nouveau travesti. Le carnaval sinistre qui continue...

G.I. : On peut exprimer cela ainsi. Il faut ruiner à jamais tous ces fantasmes de supériorité d'une race, de hiérarchisation des races, de supériorité d'un sexe, toutes ces sanglantes balivernes ! Toutes les histoires honnêtement universelles, menées scientifiquement, corroborent les résultats de l'anthropo-biologie contemporaine : il n'y a pas de races supérieures. L'histoire nous montre aussi, hélas, que l'humanité n'est jamais quitte avec ses erreurs passées. Le pire peut recommencer. Et avec les moyens techniques dont on dispose aujourd'hui, il faut être vigilant.

M. : Merci, monsieur Ifrah.